

LA FRANCE DU SCIAGE EN DANGER DE MORT

La France du sciage, ce sont 1600 (estimation 2014) entreprises employant quelque 9000 salariés, répartis entre commis de coupe, opérateurs de sciage, affûteurs, mécaniciens, commerciaux, secrétaires, comptables...

La France du sciage avec 8.5 millions de m³ de sciage c'est le cinquième volume de production après l'Allemagne, la Suède, la Finlande et l'Autriche.

La France du sciage c'est l'un des systèmes productifs les plus riches d'Europe quant à la diversité de ses structures, dans sa spécificité de production et d'implantations au plus près de la ressource forestière.

La France du sciage c'est un secteur économique tenu essentiellement par des familles sachant associer sans compter capital financier, humain et passionnel.

La France du sciage c'est un milieu fortement imprégné d'une culture de métier héritée de plusieurs générations pétries de savoir-faire.

La France du sciage ce sont des scieurs industriels qui, sans complexe sont entrés dans le 21^e siècle en adoptant des process innovants tant dans le sciage que dans la valorisation et s'affirment aussi bien sur le marché national que sur l'export proche ou lointain. Ce sont aussi des scieurs semi-industriels qui tiennent leur place sur des marchés de niche et des scieurs artisanaux qui, ancrés dans leur territoire apportent conseils et services.

Mais ce tableau pourrait bien être bouleversé par l'amoncellement de trop nombreuses turbulences qui sont de plus en plus menaçantes pour la France du sciage. Comme :

- la difficulté à s'approvisionner tant en volume qu'en coût ;
- la mise en marché de volumes insuffisants eu égard au besoin du marché ;
- la « fuite » du bois en grumes vers des pays lointains ;
- l'atonie préoccupante des grands marchés de la construction qui plongent depuis 2009 sans retrouver le seuil de 2008 et des 480 000 mises en chantier ;
- les contraintes administratives et législatives de plus en plus restrictives sur tous les fronts : conditions de travail, pénibilité, environnement...
- la concurrence effrénée entre bois destinés au sciage, à la production d'énergie, de pâte à papier et de panneaux...
- des trésoreries de plus en plus tendues, voire exsangues...
- des produits bradés, de la vente à perte autant pour maintenir un chiffre d'affaires que pour satisfaire un banquier tirant la sonnette d'alarme...

Pire que tout dans un climat de doute extrême, la « baisse de moral » d'entrepreneurs qui ne perçoivent pas « le bout du tunnel » ! Une désolidarisation également dans l'approche et la gestion des problèmes, notamment dans celui de l'export massif de bois non transformé sur le sol national. Bon nombre ne comprenant plus la ligne suivie par une profession aux abois... Un manque de cohésion qui pèsera longtemps sur une confiance ébranlée dans les rapports entre détenteurs de la ressource, entre ceux qui en font le commerce et ceux qui ont choisi de faire le métier de transformateur sur le territoire !

La scierie française est en danger de mort. De lourdes menaces pèsent sur tout un milieu.

Ce n'est pas le scieur Eric Julien, dirigeant de Eurochêne, qui dira le contraire lui qui a lancé il y a un an le « collectif scieries de France » afin de réagir aux exportations massives de bois en grumes en direction des pays du levant. Une action volontariste, faut-il le rappeler pour agir « face à l'inaction des autorités nationales et européennes et aux interventions inopérantes de la Fédération nationale du bois ». Un an après, le dirigeant franc-comtois va jusqu'à dire que « la filière bois prend le même chemin que celle du charbon et du textile... ». Ce n'est pas non plus Donato et Catherine Bressannutti, scieurs de chêne dans la Meuse qui à la fin février liquideront leur affaire « après des mois et des mois de bataille, face à l'inertie totale notamment des pouvoirs publics » (joint leur témoignage)

Nous sommes en droit de nous interroger sur l'avenir du milieu du sciage, face aux menaces qui pèsent sur le secteur en termes d'emplois directs et indirects et surtout de pérennisation d'affaires de plus en plus difficiles à tenir.

Devant l'atonie des marchés de la construction (moins de 300 000 mises en chantier en 2014, soit le niveau de 1997) et les difficultés à s'approvisionner, bon nombre de scieries mettent déjà leurs salariés



au chômage technique et certaines ont des sueurs froides quant à leur avenir ! Et à plus forte raison s'ils ont investi !

Allons-nous vers des procédures de licenciements massifs et vers des arrêts définitifs d'entreprises ?

La scierie est en première ligne dans une crise qui n'en finit pas ! 1600 entités aujourd'hui, combien en 2020 ? Le « milieu encaisse », rentre la tête et noue les cordons de la bourse. Cela suffira-t-il pour franchir le gué ? Face à l'inefficacité des rapports successifs quant aux moyens à mettre en œuvre pour dynamiser et surtout soutenir la filière, beaucoup d'acteurs réclament des « États généraux » afin de débattre des problématiques, partager les inquiétudes légitimes et surtout construire des voies de sorties de crise. Il y a urgence. Un état qui ne touche pas seulement la scierie nationale, mais l'ensemble des scieries européennes, de la plus petite à la plus grosse...

Maurice Chalayer : Observatoire du métier de la scierie 16.02.2015

Témoignage : Fin d'une scierie en Meuse.



Nichée au cœur de la vallée de l'Aire, au pied de la forêt d'Argonne. Le pays de l'Arbre Roi. Quand on entre sur le site de la scierie, ce sont toutes les senteurs de la forêt qui vous enveloppent d'un coup. Cette odeur particulière et forte du tanin, surtout après une pluie d'été. On devine aussi le parfum de l'humus mêlé à celui des chênes. Il y a aussi les bruits. Le son sourd de la grume qui tombe sur la chaîne juste avant d'être sciée. Celui strident de la « scie de tête » quand elle entame la grume. Ou encore le fracas des planches sur les chaînes d'amenage. Seules les machines parlent. Les hommes, en silence, observent le bois. Traquent le nœud, jugent le « grain ». Ce sera une planche ou une poutre. En fonction

de leurs observations. De ce que le bois leur dira. Parce qu'en scierie c'est le « bois qui parle ». Qui décide au final. Blond ou « rouge », en scierie il ya aussi des couleurs. Sain ou « mûr » le bois s'habille de teintes différentes selon son âge, son état de santé et même le lieu où il a grandi. Et que dire de toutes ces nuances ambrées sur une palette d'avivés. Selon la lumière du jour, s'il a plu sur le bois ou pas, la densité de ses veines, etc. Le bois. Cette matière chaude, belle, vivante.

C'est l'histoire d'une scierie en Meuse

Spécialisée dans le sciage de chêne depuis 94 ans.

Ses sciages sont transformés en parquets haut de gamme. En sols pour salles de baskets, en portes, fenêtres, tables, chaises, etc. Ses bois de charpente soutiennent les toits de nombreuses maisons lorraines et pour certains sont même à Notre Dame de Paris. Installée à la charnière entre l'entreprise artisanale et l'entreprise industrielle, elle envoie ses produits un peu partout en France et en Europe : Belgique, Allemagne, Pays-Bas, Espagne, Italie...

Et puis un jour, la crise arrive.

La scierie résiste. Change ses habitudes d'achat, veille à économiser sur tout. Évolue dans ses méthodes de travail. Propose de nouveaux produits, s'ouvre à de nouveaux marchés. Crée de nouveaux réseaux avec ses partenaires.

Mais la crise dure. Longtemps. S'amplifie et se diversifie. Concurrence des scieurs de l'Est, hausse des prix de la matière première, spéculation des Asiatiques sur les bois et exportation à tout va des grumes non transformées, baisse des prix de vente, hausse des charges...

La scierie résiste et se bat au quotidien pour préserver ses emplois. Garder ses marchés.

Tous les jours des confrères scieurs disparaissent un peu partout en France. Dans un silence absolu.

La filière bois ne communique pas. Discrète. Secrète.

C'est l'histoire d'une scierie en Meuse qui n'aura finalement pas survécu à toutes ces années de crise et de spéculation.

C'est l'histoire d'une scierie de France. C'est notre histoire. **Donato et Catherine Bressannutti**